

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 4 (1910-1911)
Heft: 12

Artikel: L'Orchestre d'un Mécène en Suisse : lettre du Tessin
Autor: Platzhoff-Lejeune, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068716>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale

Directeur : Georges Humbert

Organe officiel, pour la Suisse romande, de l'Association des Musiciens suisses.

SOMMAIRE :

L'orchestre d'un Mécène en Suisse, ED. PLATZHOFF-LEJEUNE. — Nos artistes : *Mme Adèle Blæsch-Stöcker* (avec un portrait hors-texte), SCH. — Société cantonale des Chanteurs vaudois : Bulletin mensuel. — La musique à l'Etranger : *Allemagne*, MARCEL MONTANDON ; *France* (Lettre de Lyon), LÉON VALLAS. — La musique en Suisse : Genève, EDM. MONOD ; Vaud, H. STIERLIN ; Neuchâtel, MAX-E. PORRET. Suisse allemande : Dr HANS BLÆSCH. — Echos et Nouvelles. — Bibliographie. — Calendrier musical.

ILLUSTRATIONS : LOUIS LOMBARD, châtelain de Trevano.

M^{me} ADÈLE BLÆSCH-STÖCKER, violoniste.

L'Orchestre d'un Mécène en Suisse

(Lettre du Tessin)

Al ne serait pas étonnant que la *Vie musicale* n'eût jamais parlé du Tessin. Et pourtant personne ne contestera les aptitudes musicales de nos Confédérés italiens. On est un peu sceptique sur leur chant et la première apparition d'une Chorale tessinoise — la *Melodia* de Bellinzona-Daro — lors d'une fête de chant dans la Suisse centrale, avec des ténors renforcés par des sopranos, a provoqué un peu d'ahurissement à côté de beaucoup de cordiale sympathie. Mais on sait que les fanfares tessinoises, notamment celles de Lugano et de Bellinzona, sont parmi les meilleures de la Suisse pour la discipline et l'entrain de leur jeu, la difficulté et la richesse de leurs programmes. Aussi récoltent-elles des lauriers à tous les concours fédéraux ou intercantonaux et leur dernier passage à Berne, lors du tir fédéral, a été un véritable triomphe.

Mentionnons aussi, parmi les manifestations musicales de la Suisse italienne, les saisons d'opéra au printemps et en automne à Lugano, Locarno, Bellinzona, Chiasso, Mendrisio, etc. où il y a parfois des représentations excellentes et des solistes de premier ordre. Elles sont très courues à la fois de la population indigène et des nombreux étrangers en séjour.

Jusqu'il y a peu d'années, le Tessin ne possédait pas d'orchestre permanent. Grâce à l'introduction des petits chevaux dans les Kursaals de Lugano et de Locarno — institution aussi pernicieuse au point de vue moral que bienfaisante au point de vue musical — il a été possible d'engager dans ces deux villes de petits orchestres de quinze à vingt musiciens, qui fonctionnent à peu près toute l'année et s'attaquent parfois à des « matinées classiques », voire même à des fragments de symphonies. Citons encore le *Circolo musicale* de Lugano dont quelques membres, il est vrai, ont jeté le buste de Washington, repêché après deux mois, dans le lac, mais dont le comité a fait venir de nombreux solistes de marque et a organisé des séances de musique de chambre dont le succès fut incontestable.

Mais le renom de ces divers concerts n'est guère parvenu jusques à nous. Ce dont on a entendu parler par contre, dans toute la Suisse et à l'étranger, c'est du fameux orchestre d'un mécène millionnaire, dans un château fabuleux, qui organise des concerts merveilleux dont les programmes sont envoyés à la presse suisse et jusqu'au *Courrier du Val-de-Travers* ! Quelle ne fut pas ma curiosité d'entendre un de ces concerts du châtelain chef d'orchestre qui invite si gracieusement les mélomanes du monde entier !

Prenez le tram du *Molino nuovo* au débarcadère central. Descendez au point terminus près du grand cimetière, montez un quart d'heure sur la charmante route sous bois et vous voilà devant le parc de Trevano, au fond duquel se trouve le château légendaire. Ce château a une histoire à peu près inédite qui risque d'être aussi intéressante au moins que les performances qui s'y déroulent actuellement. Laissez-moi vous la raconter en peu de mots sur la foi des amis luganais qui doivent la connaître.

Construit par Botta, l'architecte privé du tsar Alexandre, en 1875, pour le baron russe von der Wies, ce château était une merveille de richesse et de goût et coûtait 12 millions. Le sculpteur Vela y contribua par des décorations de salle et deux médaillons célèbres. Son *Spartaco*, actuellement au Musée de Genève, comme dépôt de la Confé-

dération et de la Société Gottfried Keller, fut la propriété du noble baron. Il y avait des tableaux de maîtres en quantité. Les gobelins authentiques de la chambre de Louis XIV ne furent pas la seule richesse de la maison. Les trois marches conduisant au lit du baron étaient d'or massif; d'or aussi les poignées et les gonds des portes. Le jardin était un paradis. On comptait plus de 400 espèces de roses. Des plantes et des arbres rares avaient été amenés par bateau spécial de Ceylan à Gênes. Une fontaine lumineuse au gaz devait être d'un effet féerique. On estimait la fortune du baron à 300 millions et la ville de Lugano qui ne comptait pas encore 15,000 habitants comme aujourd'hui estimait à deux millions par an le bénéfice commercial de la présence de von der Wies à Trevano.

Dans le parc une maison spéciale, aussi luxueuse que le château, était aménagée pour le service de la prima donna Keller, l'amie du châtelain. Et voilà ce qui nous ramène à la musique. Von der Wies possédait un orchestre de plus de 100 musiciens pour lesquels il dépensa 300,000 francs par an. Il disposa en outre d'un chœur de 50 bohémiens. Le souvenir de ses programmes s'est sans doute perdu. On se rappelle cependant encore une représentation de *Dolorès*¹ avec le ténor Nicholini, et la Stolz comme premiers sujets.

Ce Bayreuth méridional eut la vie courte. Le richissime musicien perdit toute sa fortune dans le chemin de fer d'Odessa. Sa fille, ayant pris froid dans une représentation dansante où elle exécutait une pantomime, mourut subitement² et le père, de désespoir, se suicida au moment de l'enterrement (1881). Ce fut la débâcle. Les tableaux, les gobelins, le Spartaco de Vela, tout ce qui était transportable et susceptible d'être enlevé prit le chemin de la Russie. Et le palais désaffecté tomba entre les mains d'un tuilier tessinois, nommé Quadri, établi dans le canton de Neuchâtel et qui flairait une bonne affaire en achetant le tout pour 150,000 francs.

Le prince charmant qui pénétra la haie d'épines pour réveiller la belle au bois dormant — en l'occurrence la musique — et pour insuffler une vie nouvelle au château désert, eut nom Louis Lombard. Comme de tous les princes charmants, on en ignore l'origine. On le dit Tessinois ou Italien et son nom propre risque d'être un nom commun.

¹ Opéra italien d'Anteri-Manzocchi (?).

² D'après une autre version, elle tomba de cheval et se cassa la jambe; le père menaçait de tuer le médecin qui parlerait d'amputation. Il avait au château trois médecins de corps qu'il chassa un jour pour ne pas avoir guéri son rhume en 48 heures!

Bref, il naquit en France et il est citoyen américain. Sur sa vie et ses œuvres, l'illustre châtelain a bien voulu me documenter avec une aimable abondance qui me laisse le cruel embarras du choix. Tout serait à citer dans la copieuse documentation dont je dispose, et si j'ai insisté plus qu'elle ne le fait sur le passé de Trevano, je me résigne à être plus sobre de détails sur l'époque présente. Je ne résiste cependant pas à la tentation de citer largement tant de choses intéressantes. Laissons parler ces précieux documents :

« Depuis quelques années (1900) une bonne fée sourit à l'ancien manoir. Par les larges fenêtres des salons dorés, sortent et s'étendent des vagues de sons et des mélodies qui cherchent sur le lac et les montagnes les notes et les sons de la nature.

Le rire joyeux de sept¹ enfants fait de cette triste solitude un intérieur béni. La fée de l'abondance est retournée dans son temple, elle n'y est pas revenue seule, le bonheur, la santé, le génie, l'amour l'accompagnent. Le château qui, triste et silencieux, semblait avoir conservé la marque de la fatalité, vit aujourd'hui et vibre, depuis qu'il est habité par la famille d'un riche Américain, musicien, littérateur distingué, homme d'affaires, travailleur inlassable, cœur généreux, père et mari heureux, pour lequel l'argent n'est pas un but, mais un moyen.

Grâce à son intelligence et à sa fortune, Louis Lombard a donc continué le rêve de ses prédécesseurs et donné à l'ancien château une destinée nouvelle et une splendeur qu'il n'avait jamais connue. Les artistes du monde entier se rencontrent là, certains d'y trouver dans une atmosphère d'art, une hospitalité à la fois simple et princière.

Un orchestre composé exclusivement d'éléments de choix, surtout de professeurs de conservatoires, est dirigé par Louis Lombard lui-même, chef d'orchestre plein d'originalité et de sentiment, d'une précision et d'une rigidité absolue.

Si nous pouvions dire comment ce petit homme tout en nerfs, né pauvre en France, est devenu citoyen des Etats-Unis et riche à plus de cent millions !² Si nous pouvions raconter la vieille histoire — toute neuve dans ce cas — de cet enfant sans argent, débarquant avec son violon dans un pays où il ne connaissait personne ! Mais notre plume est impuissante. Seul le talent de Louis Lombard pourrait le faire, car dans ses heures de loisir il a trouvé le moyen de prendre une place distinguée dans la littérature.

Ce que l'on peut dire, c'est que tout artiste vrai trouve en lui un Mécène, un protecteur généreux, dans sa maison une oasis enchantée, dans son parc et dans sa société une source d'inspiration. Tout travailleur honnête, en face de ce noble cœur, se sent compris et soutenu. Ce millionnaire toujours pratique et actif déteste les paresseux et les lâches, et ne perd pas son temps avec eux. Il est toujours prêt à aider ceux qui par l'âge ou la maladie ont perdu leurs forces. Continuellement en voyage d'Amérique en Europe, de la Chine au Japon, de Madrid à Constantinople, de Trevano à Paris, partout où il passe ses bonnes œuvres laissent leur trace : partout il s'informe des œuvres de charité les plus dignes d'être aidées, et donne à leur profit de magnifiques concerts.

Il considère que son devoir consiste à faire le bien, mais il est circonspect dans sa générosité. Nous l'avons entendu dire : « La bienfaisance sans discernement fait quelquefois plus de mal que de bien. *Aider l'homme à s'aider* : voilà le vrai but. »

Ses facultés d'analyse hautement développées par la science de la vie qu'il a apprise par la souffrance, doivent lui être très utiles maintenant pour l'aider à résoudre les problèmes de chaque jour.

A vingt-six ans, nous le trouvons aux Etats-Unis, pauvre et inconnu, fondant un conservatoire de musique. Plus tard, il abandonne la musique pour entrer à l'école de droit de l'Université de Columbia à New-York, avec les économies qu'il a faites. Soudain, il se fait un nom parmi les géants de la Bourse de New-York, grâce à l'audace et à la finesse de ses im-

¹ Le texte qui me parvint tout imprimé, porte de la main du maître la correction manuscrite : *huit ! Dont acte.*

² Ceci est écrit avant la crise américaine de 1907, qui éprouva assez cruellement M. Lombard.

menses projets financiers¹. Il aide à défaire un trust capitalisé trop haut et aide à en former un autre sur des bases honnêtes; il désorganise un mauvais chemin de fer et aide à en organiser un bon; il achète d'immenses territoires, des mines de zinc, d'or, d'argent, de fer, propriétés sans valeur apparente quand il les prend, mais qui, grâce à son intelligence, prospèrent admirablement. En même temps, il écrit des poésies en français, en italien, en allemand, en anglais, publie cinq ou six volumes, *Observations d'un Musicien Américain*, *Observations d'un Voyageur*, *Sans Cœur* et *Observations d'un Célibataire* dont on vend plus de 100,000 exemplaires en anglais sous le titre: « *Observations of a Bachelor* »; il compose un opéra-comique et cinquante compositions orchestrales et vocales.

Au Caire, il organise un magnifique festival pour les pêcheurs bretons; à Milan, il donne devant 3000 personnes un concert d'instruments à cordes pour l'Université Populaire, avec les 87 meilleurs musiciens qu'il a pu se procurer en Italie; à Lugano, il donne de nombreux concerts et soirées avec son orchestre et les plus fameux artistes pour la fondation de l'Hôpital Italien, pour donner les fournitures d'école aux enfants pauvres, pour la Colonie de Vacances, pour l'Asile de Charité, pour les « Homes for Waifs and Strays », orphelinats d'Angleterre, dont il est Vice-Président, etc., etc. A San Remo, il ouvre sa magnifique villa aux représentations pour l'Hospice des Vieillards, aussi pour l'Hôpital Ophtalmique. A Come, avec l'aide de Tamagno, il attire une audience immense pour l'Hôpital Italien de Lugano; une autre fois, il donne un concert pour l'Hôpital pour scrofuleux. A Lucerne, à Luino, à Alger, à Paris, à Tokio, à Trevano, et en somme partout où il peut aller, vous le trouvez aidant le pauvre et raffinant le riche.

Avec un succès étonnant il applique l'ancienne idée romaine: « Panem et Circenses ». Puis, après avoir fait le bien pour le seul plaisir de le faire, car il n'a nul besoin de nous et ne demande rien, il retourne à son palais sur les bords de ce lac magique, dans ce Temple de l'Art que son travail et son génie ont créé, et reprend ses études au milieu de ses sept enfants, rendus heureux par le retour de leur papa, car cet homme fort est joyeux et simple; la bonhomie est un de ses traits les plus frappants.

S'étant instruit lui-même, il fait tout ce qu'il peut pour l'éducation populaire. Il sait par expérience personnelle que, bien que les pauvres aient besoin de pain, ils ont encore plus besoin d'éducation. « Nous devrons ouvrir l'esprit des masses aux idéaux élevés », dit-il, et avec ce but, Louis Lombard, ce travailleur infatigable, ce hardi conquérant de l'or américain porte partout l'exemple de ses succès pour pousser en avant et plus haut les jeunes gens sans fortune qui luttent pour prendre leur place au banquet de la vie...

Nous nous sentons attachés par une affection sincère à cet homme né en France, citoyen de l'Amérique, qui donne de l'occupation aux artistes qu'il paie généreusement; qui élève le goût du public par sa musique raffinée; qui donne l'exemple encourageant d'une philanthropie intelligente aux imbéciles, ou vicieux ou indolents riches; et qui offre son énergie et son argent à des étrangers de sang et de nationalité, puis qui passe sans même attendre un merci!

C'est ainsi que de ce « *Château de la Musique* », s'élance et radie sur notre continent, une vague sonore de bonté utile qui trouve un écho dans le cœur des hommes de toutes les races et de tous les pays, et nous saluons cet homme qui aide et qui console. »

Voilà Louis Lombard, « tout nerfs, tout intelligence, qui sous prétexte de conduire la musique, la vit, la suggère comme eût fait un mime, cet extraordinaire génie des affaires qui n'est pas seulement habileté et chance mais surtout entente de l'âme humaine, utilisation des forces les plus subtiles de l'être. » « C'est le chef d'orchestre de sa vie. »

Vous devinez mon impatience de voir et d'entendre « ce brasseur d'affaires, affolé d'harmonies, passionnant à confesser, sensible et décisif, aventureux et père de famille excellent, petit de taille et gigantesque

¹ Le biographe oublie de nous parler du mariage de M. Lombard auquel s'applique la fameuse parodie de l'*Asra* de Henri Heine: « die da erben, wenn sie lieben » (qui héritent quand ils aiment!).

« d'idée ». Muni de mon laissez-passer, je traverse le jardin, beau encore quoiqu'un peu négligé. Et j'entre dans le « Château de la musique » dont la simplicité est de bon goût. La salle où l'on nous introduit n'est pas celle qui figure sur le programme. Elle a environ 200 places au maximum si on est serré, et nous le sommes. Car elle se remplit vite et la concierge insiste, malgré ma timide résistance, pour que je prenne la plus mauvaise place, droit devant l'orchestre, qui joue sur une petite scène. Et je me prépare dans le recueillement à entendre le 771^{me} concert, chiffre un peu élevé si l'on songe que, dans dix ans, il y a eu environ douze concerts publics par saison. Mais les auditions privées et les répétitions sont, sans doute, très nombreuses. Une belle et spacieuse loge de face est réservée à cet usage à la famille et aux invités de marque, qui seuls jouissent d'une bonne acoustique.

On me raconte le recrutement de cet orchestre fort de 30 à 40 musiciens et qui subsiste trois mois par an. Nombre de musiciens italiens sont heureux de trouver un gagne-pain durant la saison morte. M. L. Lombard les engage pour ce temps et leur offre une paye suffisante pour qu'ils puissent se loger et se nourrir modestement dans le quartier industriel de Lugano. Les professeurs des conservatoires royaux d'Italie dont il y a, en effet, quelques-uns jouissent sans doute d'une situation plus avantageuse. Quant aux solistes, dont plusieurs sont vraiment distingués, ils sont les hôtes de ce « Crésus américain » et se font un plaisir de se montrer reconnaissants de l'invitation en se produisant le dimanche. Tout est donc admirablement combiné sans que cela entraîne la ruine du maître de céans.

Un *chut* énergique du premier violon m'arrache à mes rêveries sur les contradictions harmonisées dans l'âme de l'artiste spéculateur. Il apparaît, sanglé dans une redingote grise et saluant le public d'un geste bienveillant, rapide et seigneurial. On commence au coup de 4 heures ; on termine au coup de 5 $\frac{1}{2}$ heures. Les entra'ctes entre les morceaux ne durent que deux minutes ; souvent le chef ne quitte pas même sa place. J'admire cette précision et lui souhaite des imitateurs. Les portes rigoureusement fermées sur le programme, restent grandes ouvertes ainsi que les fenêtres. Les éclats des cuivres seraient, en effet, trop vifs pour une aussi petite salle.

Le geste du chef est énergique, sobre et un peu sec. L'orchestre suit admirablement et sa discipline, son unité sont d'autant plus admirables que sa composition est des plus bariolées et de très courte durée. L'ouverture de *Rienzi* brille par un entrain tout militaire. Le *Jota aran-*

gonesse de Glinka est le clou de la journée ; M. Cor de Las ne pourrait pas faire mieux ; Mme Delly-Friedland, *prima donna* (d'où ? toutes les cantatrices de Trevano sont des « *prima donna* »), chante agréablement « *Divinités du Styx* » et *Am Meer* de Schubert (faut-il donc orchestrer tous les lieder de Schubert et quel anonyme perpétre ce crime ?). Le soloiste de l'orchestre joue le concerto pour violoncelle de Saint-Saëns à la perfection. Deux compositions du maître terminent comme d'habitude le programme : *Oublions* peut être oublié sans danger. Dans le *Héros mourant*, l'auteur fait preuve de qualités pathétiques et mélodramatiques que la cantatrice s'évertue à mettre en relief. Enfin, nous entendons le finale d'*Errisinola*, l'opéra de Lombard, qui fut joué pour la première et la dernière fois, le 25 août 1907, à Trevano, devant un public choisi et eut un succès d'estime dont témoigne la prose des journalistes invités. L'auteur du texte, Luigi Illica a fourni le livre de la *Tosca* et de *Madame Butterfly*. Pour les droits de représentation, s'adresser au compositeur-éditeur.

Nous sortons, tandis que le héros du jour se retire dans ses appartements. Des voitures et des automobiles stationnent à la porte. Les étrangers à Lugano profitent volontiers de cette aubaine en applaudissant discrètement et les Luganais en bénéficient avec enthousiasme les tout premiers. L'orchestre est bon sans doute et les Tessinois n'en ont jamais entendu de meilleur. Très petit, il rachète la quantité par la qualité et me paraît supérieur à ceux que nous avons l'occasion d'entendre aux bords du Léman, car il y a d'excellents éléments à côté d'autres, plutôt quelconques. Les programmes se répètent souvent d'un dimanche à l'autre et n'offrent aucun intérêt spécial. Citons par acquit de conscience trois symphonies de Beethoven, du Mendelssohn, du Grieg, du Liszt, du Wagner, du Saint-Saëns, du Fauré, du Lombard.

Les compositions de notre châtelain sont nombreuses et variées. « Le Château de Trévano, éditeurs, Lugano, Suisse » vous en enverra sur demande la liste complète. L'aimable secrétaire de ce « versatile génie », M. Atwater, m'envoie celle des solistes, vraiment imposante, parmi lesquels je relève : *Yvonne de Tréville*, *prima donna* de Vienne, le cavaliere *Emanuele Sarmiento*, baryton, le pianiste *Consolo* qui habite Lugano, la patrie de sa femme, *Enrico Mainardi*, le violoncelliste prodige de 13 ans qui débute à Trevano. Quant au harpiste *Hasselmans*, à *Victor Herbert*, au violoncelliste *Oudshorn*, au chef d'orchestre *Müller-Berghaus* « et à beaucoup d'autres également fameux », il est à présumer qu'ils ont « travaillé » partiellement au temps du baron von der

Wies. Gounod y vint même diriger son *Faust* en 1875. Quant à Gabriel Fauré, la pianiste Bloomfield, Teresina Tua, Mascagni, Leoncavallo, Enrico Bossi, ils ont été les hôtes de l'auteur d'*Errisinola* et une photographie me montre même « assis devant le Lombard, Thomson, Fauré et Consolo ». Ce fut le 26 septembre 1909 et on joua au profit du Golf Club de Lugano.

Des publications littéraires de M. Lombard, je ne connais malheureusement que les *Observations d'un musicien américain* (Paris, Louis Theuveny, 200 p., 3.50 fr.) dédiés « à l'illustre Maître Massenet en témoignage de mon amitié et de mon admiration ». L'auteur de « Werther » ne s'est pas fait faute de répondre « à son illustre confrère et cher ami, avec beaucoup de gratitude au sujet de ce livre si bien écrit dont il admire le courage et l'autorité avec un bravo qui part du cœur ».

Agrémenté d'une note de 14 pages de l'éditeur, dont nous avons déjà cité de nombreux passages, le traducteur de l'original anglais, M. Raoul de Lagenardièvre y a ajouté un avant-propos, un vrai poème qu'il ne faut pas déflorer en le citant, tant il est grandiose. Les 32 chapitres du livre même sont d'actualité. Qu'y a-t-il de plus actuel que des « Conseils sur les moyens d'obtenir une subvention de l'Etat pour la musique », (« que les musiciens se façonnent à l'école de leur milieu, qu'ils dépêchent auprès des législateurs des émissaires munis de pleins pouvoir pour les acheter »), sur « la manière de se présenter au public » (« soignez votre extérieur, évitez la gaucherie ») sur « l'importance de commencer de bonne heure la musique », sur « les avantages du métronome », « l'abus du piano », « les devoirs du gouvernement à l'égard de la musique » ? Que de judicieux conseils et de pensées, sinon nouvelles du moins profondes. Saviez-vous que le compositeur livre dans ses œuvres les secrets de son âme ? Que Virgile ou Homère ne sont pas plus poétiques que Chopin ? Que la musique touche le cœur, éveille l'imagination et développe l'intelligence ? Qu'elle est un art de rapport et rend l'homme plus heureux ? Que toutes les nations ont chanté leurs émotions ? Que la voix des enfants est très fragile à l'époque de la mue ? Que la musique est une profession pour les femmes, puisqu'elle facilitera leur mariage et permettra aux mères de famille d'initier leurs enfants à cet art ?

Tout cela et mille autres choses, le musicien américain l'a observé pour le plus grand bien de ses lecteurs. Décidément, le pays de Franklin est toujours le vaste champ des idées qui fécondent le monde entier. Et dire que Lugano, une ville suisse, est la succursale du foyer lumi-

neux qui éclaire l'univers. « Des plus hautes cimes sociales où l'a élevé son propre mérite, ce *self made* éminent continue à suivre l'évolution du monde. Notre Mécène aime à s'entourer de toutes les branches de l'activité humaine et de toutes les formes sociales. Il a juré de convertir les Américains à la musique et, pour cela, il les corrige tout en les instruisant : il leur fait honte, il les cingle, puis il leur tend la perche et les encourage. Sa renommée a franchi les monts et traversé les mers. » Et ses regards préférés tombent sur ses deux patries, l'Amérique et la France. Oserai-je les attirer par ces lignes sur la troisième, la pauvre petite Suisse qu'il habite et que ce « professeur d'énergie », homme d'affaire, artiste, grand spéculateur, grand propriétaire, ne devrait pas priver de ses lumières ? Hélas ! il y a peu d'espoir qu'il m'écoute, car on chuchote que le Château de Trevano serait à vendre si un acheteur, conscient du trésor mondial qu'il acquiert, allait se trouver. En attendant, les lecteurs de la *Vie musicale* n'auront plus le droit d'ignorer le Mécène de Trevano et la place qu'il occupe dans le monde. Comment ont-ils pu l'ignorer aussi longtemps ? Cruelle énigme !

E. PLATZHOFF-LEJEUNE.



La *Vie Musicale* publiera entre autres dans son prochain numéro :

GEORGES BECKER : *Autrefois. La réglementation des musiciens et ses causes.*

Nos artistes :

avec un portrait hors texte.

M^{ME} Adèle Blæsch-Stöcker

HES provinces rhénanes semblent avoir offert de tous temps un sol particulièrement favorable au développement de l'art musical. C'est là qu'Adèle Stöcker vit le jour, là qu'au milieu d'une contrée accidentée et pleine de charme, arrosée par l'Agger, elle passa les joyeuses années de sa première jeunesse, dans la bourgade champêtre où son père était instituteur. Mais tandis que d'au-